

SEXE ET GENRE : DE QUOI PARLE T-ON ?

Chérifa Bouatta
Professeure
Université Alger II
SARP

Résumé

La notion de sexe a été considérée pendant longtemps comme se rapportant au roc biologique et donc non questionnable par les sciences sociales. Selon cette perspective, le niveau biologique signe la différence entre les sexes, celle-ci se traduisant par des différences aux plans psychique et social. Cette approche binaire va se voir bousculer par l'introduction de la notion de genre qui affirme la construction des différences entre les hommes et les femmes. Actuellement les travaux de J. Butler et les théories queers vont plus loin pour interroger les notions de sexe et de genre et pour en récuser la pertinence.

Les mots clés : hétérosexualité, sexe, genre, homosexué, constructivisme, psychanalyse, les théories queers.

ملخص

أُعتبر مفهوم الجنس لفترة طويلة بأنه من المفاهيم الخاصة بالبيولوجيا، وبالتالي لم يكن موضع تساؤل من قبل العلوم الاجتماعية. ومن هذا المنظور، سطر المستوى البيولوجي الفرق بين الجنسين وأظهره من خلال الاختلافات النفسية والاجتماعية، لكن تمت زعزعة هذا التناول الثنائي عند إدخال مفهوم النوع الاجتماعي (جندر) والذي يؤكد بأنه يتم بناء الاختلافات بين الرجال والنساء. وقد ذهبت حاليا أعمال بتلر ونظريات كيرز إلى أبعد من ذلك، لدراسة مفاهيم الجنس والنوع الاجتماعي و تأكيد أهميتها.

الكلمات الرئيسية : الغيرية الجنسية، الجنس، النوع الاجتماعي، المثلية الجنسية، البنائية، التحليل النفسي، نظريات كيرز.

La notion de sexe a été pendant longtemps considérée comme un « fait dur » un « roc biologique » et donc échappant à tout questionnement. Autrement dit, cette donnée-le sexe- relevant de la nature serait à prendre telle quelle par les sciences sociales qui se soucieraient seulement de l'étude de ses conséquences aux plans social et individuel. Ainsi, il y aurait, au niveau biologique une binarité sexuelle – un homme, une femme- à laquelle correspondrait une binarité sociale et individuelle.

Si nous nous référons à la psychologie différentielle des sexes, par exemple, nous retrouvons une classification des femmes et des hommes en fonction d'un certain nombre de critères : les émotions, la sociabilité, l'estime de soi, les aptitudes verbales. L'hypothèse étant que les différences biologiques vont se traduire au niveau des conduites, du vécu, des affects... (Les femmes seraient plus émotives que les hommes, plus sociables, les hommes seraient quant à eux plus enclins à avoir une estime de soi élevée, ils seraient aussi plus forts du point de vue des aptitudes visio-spatiales, et la liste peut s'allonger... (M.C.Hurtig, M.F.Pivhevin, 1986)

Cette approche binaire, renvoyant à des différences naturelles va se voir bousculer par l'introduction de la notion de genre dans les sciences sociales américaines vers les années 70. La notion de genre développée par les études féministes a donné lieu à des recherches très fécondes et très pertinentes concernant les rapports entre les sexes et les rapports entre sexe et genre.

Plus tard, vers les années 90_ aux Etats-Unis- 2000 dans le monde francophone, s'introduit l'idée du « trouble dans le genre » (titre de l'ouvrage de J.Butler, traduction française 2005). Les thèses développées dans cet ouvrage vont réexaminer les thèses féministes et particulièrement la notion de genre pour en récuser l'utilité épistémologique.

Que reste –t-il alors pour le chercheur qui voudrait encore « tester » la variable sexe ou genre ?

1) La notion de sexe

Comme nous l'avons évoqué plus haut, le sexe a été considéré pendant longtemps comme une donnée de nature parfaitement dichotomique. Le sexe étant appréhendé comme une donnée immédiate, une donnée sensible, un ensemble de traits physiques... Il apparaît constitué comme s'il existait avant tout raisonnement.

A partir de là deux postures épistémologiques peuvent être dégagées. L'une différentialiste qui va se centrer sur la différence des sexes et inventorier en quelque sorte tout ce qui sépare les hommes des femmes les goûts, les conduites, le raisonnement, la sociabilité... nous avons vu que c'était le cas de la psychologie différentielle des sexes

Mais c'est aussi le cas d'autres disciplines, l'anthropologie, par exemple, qui fonde la structuration sociale sur la différence hommes/femmes. Le sexe est ici une variable centrale qui divise l'univers en deux : le dedans/dehors ; le haut/bas ; la raison/l'affect ; la maturité/l'immaturité, la domination/ la subordination... Ces couples sont utilisés par les sciences sociales pour décrire le féminin et le masculin (en sociologie : P.Bourdieu, en anthropologie : F.Héritier..., pour ne citer que ceux-là). L'origine des différences hommes/femmes a varié au cours du temps : on a pensé d'abord au cerveau, ensuite aux lobes pariétaux, aux chromosomes et particulièrement au chromosome Y... Partant de l'hypothèse d'une parfaite binarité homme/femme, les recherches vont continuer pendant longtemps à se pencher sur le corps humain pour y trouver le marqueur définitif qui signerait la différence entre les sexes, le *testis detremining factor* (M.C.Hurtig, M.F.Pichevin, op., cit.)

L'autre posture ignore complètement cette notion et prétend s'intéresser uniquement aux conduites humaines, c'est le cas de la psychologie générale, par exemple. Elle étudie, entres autres, l'attention, la concentration... et en tire des conclusions valables pour tous. Sauf que, à interroger ce type d'approche de plus près, on découvre que les conduites humaines étudiées concernent en vérité une population bien ciblée, ayant les caractéristiques suivantes :

Sexe : homme ;

Couleur : blanc ;

Statut social ; classe moyenne américaine.

L'homme dont il s'agit est en fait tout à fait « situé » mais avec la

prétention d'être seul représentant de l'humanité. Cette option qui consiste à ériger un certain type d'homme comme représentant de l'humanité n'est pas du seul ressort de la psychologie générale, d'autres disciplines adoptent le même point de vue.

En clair, le sexe correspond au dimorphisme biologique, postulé par un certain nombre de chercheurs en sciences sociales auquel correspondrait une dichotomie psychologique et sociale.

Or, le sexe est une réalité hétérogène complexe, et il n'existe pas d'indicateur unique pour le définir car il se présente comme suit : sexe gonadique, endocrinien, anatomique organes génitaux internes, organes génitaux externes, le sexe génétique, le sexe assigné... Ces facteurs ne fonctionnent pas de façon concordante et certains sont discontinus (les hormones, par exemple.). Le sexe n'est pas un donné mais le produit d'une construction cognitive qui passe par la réduction (M.C.Hurtig, M.F.Pichevin, op.,cit.).

2) le genre

Cette notion introduite vers les années 70 a plusieurs filiations. Elle est d'abord l'héritière du *Deuxième sexe* de S. de Beauvoir dans lequel celle-ci affirme : « on ne naît pas femme on le devient ». Ce qui souligne le caractère construit de la féminité et écarte tout recours à l'inné pour aborder le féminin et partant le masculin.

Les féministes –activistes mais aussi les chercheuses – vont s'approprier cette notion pour se libérer des contraintes biologiques qui interdisaient jusque –là de penser la différence des sexes.

Dans cette perspective on démontre qu'on devient homme ou femme parce que nous sommes impliqués – dès notre naissance- dans un univers qui nous assigne immédiatement un genre et tout le long du processus de socialisation, dans la famille, à l'école, dans le monde du travail... les différences sont là qui structurent notre être au monde. En outre, elles vont relever que la différence homme/femme renvoie à une hiérarchisation sociale, à l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. Cette perspective a donné lieu à toute une série de recherches concernant la ségrégation de l'espace (espace privé pour les femmes, espace public pour les hommes), du travail (les hommes mieux payés que les femmes, les hommes occupant plus de postes de responsabilité

que les femmes...), la répartition des tâches domestiques, la présence des hommes et des femmes au plan politique... Ces conclusions donnent lieu à des luttes au plan social et politique pour exiger l'égalité entre les sexes. Il s'agit pour les activistes féministes de réclamer plus de « place » dans la vie politique et sociale mais aussi de lutter contre les mentalités conservatrices, les préjugés et stéréotypes concernant les hommes et les femmes.

C'est ainsi que vont fleurir des campagnes de sensibilisation sur « le genre ». C'est le cas dans les pays occidentaux mais aussi en Algérie où de nombreuses associations de femmes se sont lancées dans la bataille pour le « genre ».

Les organismes internationaux tels que l'ONU, l'UE, l'UNIFEM, l'UNICEF, vont eux – aussi emprunter cette notion pour soutenir des programmes de développement qui donnent une place majeure au genre.

Toute cette mobilisation (voire « agitation ») autour du genre fait dire à certaines féministes que le genre- qui était au départ une notion subversive- s'est vu rapidement « domestiqué », « récupéré », dans la mesure où il aurait perdu son caractère dérangeant et qu'il a fini par être adopté par tous, voire même par ceux qu'il entendait dénoncer.

L'autre filiation de la notion de genre viendrait de la médecine avec Money(1978). Celui-ci commencera à utiliser la notion de « gender » pour rendre compte de la possibilité de modifier chirurgicalement et hormonalement la morphologie sexuelle des enfants inter sexes et des personnes transsexuelles. Avec les nouvelles techniques médicales, les enfants inter sexes opérés à la naissance ou traités pendant la puberté deviennent des minorités construites comme « anormales » au bénéfice de la régulation normative du corps hétérosexuel.

La psychanalyse n'est pas en reste, Stoller va travailler avec les transsexuels pour lesquels le sexe de naissance ne correspond pas à leur identité, à leur intime conviction. Avoir, par exemple, un sexe masculin mais se sentir femme et vouloir recourir à la médecine pour faire correspondre sexe anatomique et sentiment d'appartenance. Pour Stoller, il y a le sexe mais aussi le genre, ce dernier étant la conviction de l'individu d'appartenir à l'un ou à l'autre sexe et qui aurait peu de

lien avec l'anatomie, par contre, il est à référer aux premières relations mère –enfant et à la qualité de la présence paternelle. Il faut, cependant préciser que Stoller n'a pas fait école dans le monde psychanalytique dans la mesure où celui-ci reste toujours méfiant par rapport à la notion de genre comme nous le verrons plus loin.

Dans cette optique le sexe serait un donné premier sur lequel se surimposerait la culture pour construire le féminin et le masculin. Ce qui donne lieu à l'opposition entre nature et culture, entre le biologique et le culturel. C'est ce que réfutent les constructivistes, parce qu'en fait la question suivante pourrait se poser : par quel miracle le genre correspondrait, pour la majorité des humains, trait pour trait au sexe. Et si ces deux notions sont si étroitement liées, a-t-on encore besoin du genre, le sexe ne suffirait t-il pas ? Pour le dire autrement, la notion de genre si elle a permis de déconstruire certains stéréotypes, et permis de se distancier quelque peu du biologique, n'a pas pour autant remis en cause la dichotomie hommes/femmes. Elle implique de s'attaquer aux inégalités qui existent entre les hommes et les femmes. Il s'agit, donc, de démontrer que la structure sociale instaure et systématise la domination masculine et qu'il faut, par le biais du militantisme, exiger une plus juste répartition des places sociales pour le dire simplement. C'est le cas en Occident, mais aussi dans la société algérienne où des associations de femmes se regroupent pour exiger l'égalité entre les hommes et les femmes, certaines demandent la parité au plan politique.

Ceci pour dire qu'une approche genrée reste attachée à la matérialité du corps, qu'elle ne remet pas en cause l'hétérosexualité dominante, la binarité féminin/masculin. Elle renvoie donc dans la pathologie d'autres types d'expression sexuelle (C.Bouatta,2003)

Un travail de déconstruction de ce type d'approche centrée sur le genre va être entrepris par les queer théories et par Judith Butler dans son livre *Trouble dans le Genre* (op.,cit.)

Mais avant d'y arriver posons –nous la question de la place de la psychanalyse dans ce débat ?

Cette question n'est pas fortuite, elle est plutôt induite par la psychanalyse elle-même et par la place qu'elle accorde à la sexualité, à la sexuation...a) Parler du féminin et du masculin amène d'une manière

ou d'une autre le chercheur à revenir aux thèses freudiennes quitte à les rejeter par la suite ;b) Si Butler réexamine les thèses sur le genre telles que développées dans la littérature féministe, elle se tourne également vers la psychanalyse pour refuser la thèse du complexe d'oedipe (pierre angulaire de la théorie freudienne) comme elle n'hésite pas à s'inspirer de thèses psychanalytiques pour proposer son hypothèse relative à la mélancolie de genre.

Pour nous, et concernant la psychanalyse, nous disons qu'il y a « plusieurs demeures sous le toit du père »(le père étant la métapsychologie ou Freud, lui-même). Il existe, en effet, plusieurs écrits freudiens, sur la féminité et la masculinité ; la différence entre les sexes étant, dans ce contexte, une différence fondamentale. On peut, néanmoins, entrevoir deux possibilités d'appréhension des thèses freudiennes :

-l'une androcentrique qui se structure autour du phallus et renvoie la problématique féminine à la castration et à l'envie du pénis. Ici, Freud affirme que « l'anatomie c'est le destin » Et cette anatomie dessine un portrait tout à fait négatif des femmes : elles sont passives, masochistes, leur surmoi est impersonnel, contre la culture, plus proche de la nature... Et rien ne peut changer puisqu'il s'agit de leur destin.

-L'autre, plus constructiviste, éclaire le parcours du petit d'homme dans son accès à la sexualité, au désir, au choix de l'objet... C'est cette dernière que nous adoptons et sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie de cet article.

3) Trouble dans le genre et théories queer

Les travaux des féministes essentialistes (pour lesquelles la différence homme/femme relève d'une essence, elle est intangible) et ceux qui considèrent que les différences sont construites par la culture et relèvent donc du genre, vont être soumis à une critique sévère de la part de J. Butler dans l'ouvrage déjà cité. Cet ouvrage est, pour de nombreux auteurs, le précurseur voire le témoin, de ce qu'on appelle outre-atlantique, les queer théories. En France, les travaux de J. Butler ont été traduits tardivement par rapport à leur moment de publication aux Etats Unis. Et si aujourd'hui les traductions sont faites, que certains auteurs français s'y réfèrent, étudient et publient sur les queer théories,

il n'en demeure pas moins qu'elles soulèvent des résistances farouches particulièrement chez les psychanalystes d'obédience lacanienne.

Tout d'abord une définition : littéralement queer signifie étrange, « louche » mais c'est aussi une insulte lesbo/gai-phobe dont ont fait les frais plusieurs générations de non- hétérosexuels. La réappropriation du mot par un ensemble de militantes et de militants à la fin des années 80, aux Etats-Unis marque un tournant générationnel dans le domaine de la lutte autour des sexualités.

Un courant queer va aussi se développer dans les universités (J. Butler est professeure de philosophie) et représente à présent un véritable champ académique. Son objet est l'étude critique des processus de construction identitaire autour des questions sexuelles. Ce qui implique une approche décentrée et déconstructiviste des catégories de sexe présentées comme évidentes dans le système de savoir/pouvoir hétérosexuel.

Ce savoir/pouvoir hétérosexuel vise à attacher les individus à une identité personnelle définie en partie par l'identité sexuelle. Il y a, derrière cette conception identitaire, tout « un biologisme de la sexualité » et par conséquent une prise de pouvoir des médecins et des psys, bref par les instances de normalisation. « Nous avons au-dessus de nous des médecins, des pédagogues, des adultes, des parents qui parlent de sexualité et cherchent à nous enfermer dans le cadre de l'hétérosexualité » (J. Butler, op., cit.) L'idée qui sous tend cette approche queer est qu'il n'y aucun primat du mâle, au contraire il s'agit de permettre au corps -masculin ou féminin - d'être un lieu de production de plaisir extraordinaire polymorphe et détaché des valorisations de sexe et particulièrement du sexe mâle.

Ainsi le pivot de l'hétérosexualité : la différence des sexes voire la différence des genres n'est plus qu'une variable secondaire au profit d'une construction d'un genre parmi de nombreux genres.

Il est donc possible, selon cette vision, de se déclarer homme si on est née femme, femme si on est né homme ou comme homme et femme ou ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour l'auteur du *trouble dans le genre*, le genre n'est pas un donné, il relève de la performance, c'est quelque chose-dit-elle-à accomplir.

Est-ce là l'adieu définitif aux différences entre les sexes et aux théories qui se sont édifiées à partir d'elles ?

Ce qui peut faire croire que nous aurions option sur notre sexe, et choisir le sexe auquel nous voudrions appartenir.

Une idée force fonde ce courant : J. Butler et les tenants des théories queer optent, dans leur approche, pour l'étude des marges, de la périphérie et non pas du centre. A entendre par marge les transsexuels, les bissexuels... voire les drags Queens et de négliger le centre à savoir l'hétérosexualité.

Ces théories affirment s'adresser à toutes celles et à tous ceux qui se définissent en dehors des normes identifiées de sexe/genre et de sexualité, en jouant sur le brouillage des catégories de sexe et de genre. En fait, il y aurait -toujours selon cette conception- de multiples manières d'être queer et aucun critère n'est central dans cette définition comme il ne peut y avoir de modèle de l'étrangeté ou de l' »anormalité ».

Ce sont ainsi, les frontières instituées entre le normal et le pathologique que l'on cherche à abattre. Si pour le centre, l'hétérosexualité, exprime la normalité et s'instaure comme une ligne rouge entre le normal et le pervers, (hormis l'homosexualité qui a pu rejoindre la sexualité normale en se voyant retirer du DSM où elle était définie comme un trouble de la sexualité) ; pour les queer les frontières entre normalité et perversion sont poreuses voire perméables.

La psychanalyse, elle aussi, a revu sa copie, l'homosexualité n'est plus appréhendée comme une perversion.

Les études queer comme les activistes queer s'en prennent aux discours identitaires (identité masculine, identité féminine) au profit d'une déstabilisation des repères qui fondent l'hétéronormativité. Les corps, selon eux, peuvent ne pas être dociles et ne pas accepter les normes instaurées. Ils prônent pour ce faire la des- identification, les identifications stratégiques, les détournements des techniques de dressage des corps et la dés-ontologisation du sujet. Il s'agit donc du détournement des techniques du corps telles qu'elles ont été imposées par l'hétérosexualité mais aussi de la réappropriation des discours de la médecine et de la psychologie des différences sexuelles. En fait, la matérialité du corps n'existe plus, le sexe à l'instar du genre est une construction sociale. Dès lors aucune détermination biologique n'est constitutive de l'identité sexuelle.

D'une manière générale, les auteurs queer se sont d'abord intéressés

à la déconstruction des normes fondant les identités de genre et particulièrement au couple normal/déviant et au binarisme de la différence des sexes. Rapidement, elles vont se tourner vers l'étude d'autres différences, d'autres formes d'oppression, reprenant à leur propre compte le discours féministe dans sa version antipatriarcale. Rappelons-nous que les auteurs féministes démontaient le discours dominant en arguant de l'occultation par celui-ci de la domination masculine et que celui-ci- le discours dominant - en évoquant l'Homme, représentant de l'humanité, évoquait en fait le mâle blanc de classe moyenne. Et que lorsque la dimension sexuée des individus était prise en compte, elle l'était au détriment des femmes et partant tendait à légitimer les systèmes établis sur la domination masculine. Les théories queer reprochent également aux études féministes de s'en tenir à une seule oppression et d'oublier ou de négliger d'autres facteurs de discrimination et d'oppression telles que l'ethnie, la race, la classe sociale.

Les études féministes sont renvoyées à leurs propres limites puisque leur population concernait des femmes blanches et évitaient de prendre en compte la diversité féminine (la femme n'est pas univoque) et la diversité des discriminations tout court.

C'est pourquoi les théories queer ne revendiquent pas un troisième sexe ou un au-delà des genres. Elles refusent l'idée d'une identité naturelle (homme/femme) ou une définition par les choix objectaux (hétéro ou homo) mais elles revendiquent une multitude de corps qui s'élèvent contre les systèmes qui construisent les individus comme « normaux » ou « anormaux ». La position queer émerge donc d'une position critique par rapport aux effets normalisants et disciplinaires de formations identitaires, d'une dés-ontologisation du sujet.

La notion de multitude queer s'oppose résolument à celle de différence de sexe ou de genre, telles qu'elles ont été et définies aussi bien par les féministes essentialistes (pour lesquelles il existe une essence féminine) que par les variations des études féministes structuralistes (le genre est le produit de la culture). Bref, il n'y a pas de différence de sexe mais une multitude de différences et discriminations. Ces dimensions ne sont pas représentables par la majorité car elles sont considérées comme « monstrueuses », dans la mesure où elles remettent en question les

systèmes social, psychologique voire politique sur lesquels fonctionne le centre. Dans cette optique, on n'hésite pas à évoquer un tournant épistémologie voire l'avènement d'un nouvel esprit scientifique.

D'où l'affirmation d'ouvrir un nouveau chantier qui vise à prendre en compte tous les niveaux d'oppression sociale économique et culturelle... Ce faisant, les études queer voudraient éviter l'approche excluante qui érige le genre comme seul facteur de domination. En fait, le sexe et ou le genre ne seraient plus des facteurs de discrimination structurels et structurants, ils perdraient pratiquement toute utilité scientifique voire cesseraient d'être tout simplement.

Sommes-nous face à une perspective innovatrice qui ouvrirait réellement de nouveaux terrains d'investigation ou bien s'agit-il seulement d'une régression vers « un déjà-vu » où le sexe non questionnable était, certes, un facteur parmi d'autres, mais un facteur mineur néanmoins ?

Par ailleurs M.C. Bourcier (2004) note que les queer théories sont indissociables du postmodernisme et de la place qu'il attribue aux sub-cultures ou micro cultures et ce, bien avant les années 90.

Nous rajouterons, pour ce qui nous concerne, qu'elles sont apparues dans une aire civilisationnelle qui connaît des changements radicaux concernant les relations entre les sexes, la sexualité : la fécondation in vitro, le mariage homosexuel, la mère porteuse, le déclin de la famille nucléaire et l'émergence de familles monoparentale, homo parentale, recomposées...on pourrait même parler de post patriarcat à propos des sociétés occidentales.

Lier ainsi l'émergence des théories - ici les théories queer- à des sociétés particulières pose une question épistémologique aiguë : Peut-on dès lors y recourir pour aborder l'identité de genre, les déploiements de la sexualité dans nos contrées ou bien étant situées socialement elles sont incapables de généralisation et ne nous concerneraient pas ?

Nous disons tout simplement, sans répondre directement à cette question, que la sexuaction, la sexualité, l'identité de genre intéressent tous les humains et c'est dans ce sens que nous nous intéressons à ce qui est produit ailleurs autour de ses problématiques quitte à prendre des positions théoriques qui ne les rejoignent pas forcément.

4) La psychanalyse : une option constructiviste

Les théories constructivistes (le genre voire le sexe sont des constructions culturelles) et les théories queers (la différence des sexes est une différence parmi d'autres) remettent donc fondamentalement en cause la différence sexuelle, on peut dès lors se poser la question suivante : la psychanalyse a-t-elle encore quelque chose à dire quand on sait qu'elle se fonde sur la différence des sexes. Peut-on retenir, voire reprendre, les thèses psychanalytique après toute cette discussion sur la relégation des différences de sexe à une place mineure (surtout pour les théories queers) ? En effet, à moins d'être dans le déni, la psychanalyse ne peut ignorer les changements socioculturels qui marquent « les Temps Modernes » (pour reprendre une expression de Rousseau-Dujardin, 2003)). Nul n'ignore que l'édifice freudien est basé sur la famille nucléaire qui, schématiquement se constitue de papa-maman-bébé. IL est vrai que la psychanalyse pourrait revendiquer l'atemporalité des processus primaires et de l'inconscient et éviter de regarder ce qui bouge dans les repères et les références symboliques de l'Occident. Certains psychanalystes procèdent ainsi et ignorent complètement le débat sur les nouvelles formes de sociabilité, se souciant fort peu du genre, des théories queer et continuent à faire- si je puis dire- une lecture littérale des textes freudiens. D'autres, par contre, s'y frottent, débattent, élaborent de nouvelles pistes.

En ce qui nous concerne, nous revenons à la psychanalyse pour en dégager les pistes constructivistes qu'elle renferme en son sein pour rendre compte du parcours psycho sexuel du petit de l'homme.

Dans les *Trois Essais sur la Sexualité* (1905), Freud définit les stades psychosexuels par lesquels passerait le petit d'homme pour accéder à la sexualité génitale. Il évoque également dans cet ouvrage l'homosexualité (en disant qu'elle a toujours fait partie de la sexualité humaine), le fétichisme...comme étant des ratés du développement normal et qu'elles sont occasionnés, entres autres, par des distorsions d'identification avec les figures parentales.

La féminité et la masculinité sont l'aboutissement du développement psychosexuel et cet aboutissement est bien sûr génital.

Dans le même ouvrage, il souligne aussi que le petit d'homme est un pervers polymorphe et que l'objet de la pulsion est contingent. Le choix

de l'objet n'est donc pas un donné naturel : il se construit. Par ailleurs, les textes freudiens font également référence à la bisexualité psychique, ce qui revient à considérer qu'il y a du féminin chez les hommes et du masculin chez les femmes.

Ces quelques rappels pour poser le cadre théorique dans lequel nous comptons nous situer. Nous dégageons dans ce qui suit des moments structuraux qui nous paraissent définir le devenir psychosexuel de l'enfant humain.

Si on se place du côté du petit de l'homme, on peut postuler un premier moment d'indifférenciation, d'homosexualité primaire- certains préfèrent utiliser le terme d'homosexué dans la mesure où ici il ne s'agit pas de différence des sexes. Ce moment est défini par Freud comme anobjectal, aconflictuel.

L'homosexualité primaire tiendrait compte d'un investissement érotique de la mère première séductrice de son enfant et scellerait l'empreinte féminine originelle pour les deux sexes.

Que se passe-t-il du côté des parents ? Le bébé est d'emblée un être sexué et avec l'échographie il l'est bien avant sa venue au monde. A. Le Nestour (2003), se rapportant à des études anglo-saxonnes sur l'étude micro analytique des interactions comportementales et affectives mère/bébé conclut que d'emblée les attentes des mères à l'égard de leur bébé fille et de leur bébé garçon sont différentes (p.30). Elle rajoute : « le sexe du bébé influence inévitablement et massivement les interactions non seulement comportementales mais imaginaires et fantasmatiques de ses parents. Il y a beaucoup à dire donc sur l'influence du sexe du bébé probablement in utero lors de la révélation du sexe à l'échographie (p.33).

La mère capable de réaliser une unité première avec son enfant –au sens de la *folie maternelle* de Winnicott- de s'absenter plus tard pour être seulement *bonne*, va permettre à l'enfant de la faire advenir sur le plan représentationnel et de se rendre ainsi compte qu'elle est de l'ordre du dehors. C'est la première différence qui s'instaure entre le sujet et l'objet et qui signe l'existence d'un autre que soi.

Deuxième moment : l'enfant une fois conscient de son self, va peu à peu découvrir que l'univers humain qui l'entoure est constitué d'hommes et de femmes , de grands et de petits comme s'impose à lui l'interdit

de l'inceste. Le choix de l'objet n'est pas encore définitivement établi car le polymorphisme originel ouvre la voie à plusieurs orientations sexuelles en dehors de la génitalité et même si l'interdit de l'inceste est intégré et que les différences sexuelles sont connues, cela n'induit pas automatiquement la nature du choix de l'objet. On peut introduire la notion de potentialités sexuelles qui peut impliquer des sexualités différentes. Le devenir de ces potentialités, comme celui du polymorphisme, va dépendre de la nature des premiers échanges, des messages adressés par les parents au bébé, de l'interprétation qu'en fait ce dernier, des identifications...évidemment tout cela traversé par le destin des pulsions.

Ceci pour dire que d'emblée, l'enfant est un être sexué pour ses parents, que dès les premiers moments de sa vie il a à voir avec le pulsionnel et l'érotique mais aussi avec les attentes, les fantasmes parentaux et la culture dans laquelle il baigne.

Au cours de cette trajectoire il vivra plusieurs pertes : la perte du lien homosexué des origines, à la mère des origines, la perte du sein, des illusions de toute puissance, l'obligation de faire avec un autre que soi ; l'existence de deux sexes et l'obligation pour chacun de changer d'objet.

Au plan psychique, les pertes sont suivies de deuils normaux et structuraux. La sexuation, c'est-à-dire le devenir féminin ou masculin est le produit d'un travail psychique long et douloureux et il s'avère : « soit que le psychisme est à même de faire le deuil de l'objet, soit l'objet est incorporé et à ce moment il provoque l'altération du moi ». (L. Balestriere, 2003, p.88).

Dans ces propositions, qu'il s'agit d'approfondir, la naissance du psychisme (et de l'avènement de la sexuation) n'est pas sous l'égide du phallus. Nous savons tous que Freud a bâti sa métapsychologie autour du primat du phallus et qu'il confine, dans la plupart de ses écrits, les femmes à l'envie du pénis et à la castration. Il est vrai que le monde qui nous entoure est structuré autour du pouvoir des hommes et ce surtout dans nos sociétés, appelons-les arabomusulmanes, où le primat du masculin marque toutes les structures sociales. La figure de la femme dans les représentations sociales dominantes est souvent rapportée à une

figure chargée de tous les dangers que lui confère son sexe. Discours qui s'impose à tous et dont sont pénétrés ceux qui le tiennent, souvent les femmes elles-mêmes en sont convaincues et le transmettront à Leur fille bien évidemment .Cette figure négative de la femme coexiste avec l'idéalisation de la virginité, de la maternité mais dans tous les cas, à la ménopause, pour la femme âgée, la grand'mère, on parle de l'âge du « désespoir » (traduction de l'arabe).

Ceci dit, qu'en-est-t-il au niveau psychique et est-ce que toutes les femmes sont vraiment condamnées à poursuivre vainement cette envie qui serait réfractaire au déroulement du temps puisque l'inconscient est atemporel ? Notre clinique infirme tous les jours ce fait, même si elle démontre que socialement les femmes sont toujours sous domination masculine.

Par ailleurs, sur le plan théorique J.Rousseau-Dujardin défend un point de vue selon lequel l'inconscient est lui-même soumis à la temporalité :« une certaine acception du mot et de la notion d'inconscient, du rapport entre ce qui pouvait se concevoir, disons une essentialité affirmée temporellement stable – c'est bien souvent ainsi que l'on entend l'atemporalité de l'inconscient affirmée par Freud- et les représentations et fantasmes qui le peuplent et façonnent la réalité psychique, et dont certains adoptent avec le temps des configurations variables (p.99, op.,cit.).

On poserait dès lors la thèse suivante : la psychanalyse étudie le psychisme qui se constitue à partir de l'articulation entre l'anatomie et la culture aussi bien entre les hommes et les femmes qu'entre les femmes elles-mêmes, qu'entre les hommes eux-mêmes.

Que l'assignation soit faite d'emblée, fut-elle une prescription ne saurait signifier une contrainte sans partage, ayant raison de tous les obstacles, Cependant, entre l'assignation avec « tout un arsenal social et institutionnel et l'identité de genre s'interpose tout le travail mental du sujet » (C.Dejours, 2005).Le genre n'est pas social pendant que le sexe serait biologique, le genre assumé serait plutôt un « sang mêlé » (J.Laplanche, cité par C.Dejours, op.,cit.)

Conclusion

Pour conclure trois observations :

- Le débat est loin d'être clos entre une approche qui considère qu'il y a du genre dans la mesure où il y a construction sociale de la féminité et de la masculinité, en maintenant toutefois « la réalité du corps » et, une autre, constructiviste radicale, qui dénie toute réalité à la matérialité du corps pour affirmer - telles les théories queer que le corps (l'anatomie, les organes génitaux...) sont tous de l'ordre du construit.

- En ce nous concerne, il nous semble que ce qui est le plus important à retenir pour l'instant est la reconnaissance des différences en général, les différences sexuelles en font partie- à condition que ce soit accompagné de reconnaissance de similitude. Ainsi la reconnaissance du fait que l'autre existe en dehors de nous mais que, somme toute, il nous ressemble aussi, est fondatrice d'une humanité vivable pour tous. Ceci rejoint toute la problématique de l'altérité : la différence sujet/objet ; la différence masculin/féminin et les possibilités d'accommoder les modifications sociales aux exigences du fonctionnement psychique.

-Par ailleurs, il faut relever que la notion de genre demeure absente des travaux de nos étudiants. Il est temps de se l'approprier et de s'interroger sur sa pertinence épistémologique. Certains de nos collègues tunisiens proposent, pour rendre compte de la notion de *gender* en arabe, « l'espèce sociale », « le genre social »¹, mais ces expressions ne nous semblent pas recouvrir le contenu de la notion de genre telle qu'elle a été définie par les études féministes. Ceci pour dire qu'il ne s'agit pas simplement d'un travail de traduction mais qu'il nous faut faire l'état des lieux de la question du féminin/masculin telle qu'elle est traitée dans les sociétés qui sont les nôtres ou du moins pour être plus réaliste, dans les sciences sociales en Algérie. C'est par ce biais que nous aurons quelque chose à dire dans le débat qui a lieu dans les universités occidentales à propos des problématiques relatives à la sexuation, aux différences entre les sexes...

1- النوع الاجتماعي (جندر).

Bibliographie

Bourcier M.H. : Post-gay, la politique queer débarque ! Mise en ligne 19/11/2004.Site file://F:/Multitudes.

Bouatta C. (2007) : Sexe, genre,identité, revue Psychologie,n°7, SARP, Alger.

Butler J. (2005), Trouble dans le genre, Paris, La Découverte.

Dejours C., (2005) :L'indifférence des sexes : fiction ou défi ?in les sexes indifférents, Paris, pbp.

Freud S. (1905-1989) : Les Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité, Paris, Gallimard.

Freud S. (1925-1969) : Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, in La vie sexuelle, Paris, PUF.

Hurtig M.C., Pichevin M.F. (1986) : La différence des sexes, Paris, Tierce.

Le Nestour A.(2003) : Quelques réflexions sur les relations précoces entre mère et bébé fille, in Mères et filles. La menace de l'identique, Paris, PUF.

Rousseau-Dujardin J. (2003) : Mères et filles ou le cadeau empoisonné ? In Mères et filles. La menace de l'identique, Paris, PUF.

Stoller R. (1978) : Recherches sur l'identité sexuelle, Paris, Gallimard.